L'agir, l'agent, l'action : Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

Acting, Agent, Action. Bruno Snell and Jean-Pierre Vernant

Noga Mishliborsky

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mondesanciens/2274>

DOI : 10.4000/mondesanciens.2274

ISSN : 2107-0199

Éditeur

UMR 8210 Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques

Référence électronique

Noga Mishliborsky, « L'agir, l'agent, l'action : Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant », *Cahiers « Mondes anciens »* [En ligne], 12 | 2019, mis en ligne le 28 mars 2019, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mondesanciens/2274> ; DOI : 10.4000/mondesanciens.2274

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Les *Cahiers « Mondes Anciens »* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'agir, l'agent, l'action : Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant

Acting, Agent, Action. Bruno Snell and Jean-Pierre Vernant

Noga Mishliborsky

- 1 L'article se propose d'interroger la catégorie de l'action chez un penseur sur lequel se fonde la réflexion de ce volume, Jean-Pierre Vernant, ainsi que chez l'helléniste allemand Bruno Snell. La lecture de l'helléniste allemand Bruno Snell a « marqué¹ » Jean-Pierre Vernant, affirme-t-il dans un entretien qui jette un regard rétrospectif sur son parcours intellectuel. Snell s'était en effet attaché à explorer ce qu'il avait nommé, de manière philosophique, dans son *Habilitationsschrift Aischylos und das Handeln im Drama* (Snell 1928), « l'agir » spécifique de l'homme tragique : comment l'être humain mis en scène dans la tragédie attique en vient-il à prendre une décision, où se situe en lui l'instance de décision ? Vernant entend généraliser le problème en le posant également au-delà du cadre de la tragédie : « Comme Bruno Snell et d'autres l'avaient noté, l'une des caractéristiques de la tragédie tient dans la question que les héros se posent sur la scène : "Que faire ? Que dois-je faire ?". Cette question surgit avec la tragédie comme spectacle d'un type particulier, et elle implique la question plus générale du rapport de l'agent – celui qui, à un moment donné, se pose cette question – avec ce qu'il va faire². » Ce faisant, il déplace le problème d'un point de vue conceptuel, en préférant, dans un article sous le signe de Benveniste, les notions « d'agent » et « d'action » à celle « d'agir³ ». De quelle manière une réflexion issue d'une rencontre entre une philologie méticuleuse et une philosophie idéaliste, menée par un helléniste allemand de l'entre-deux-guerres, vient-elle féconder, cinquante ans plus tard, en France, la pensée d'un chercheur iconoclaste, inspiré de sciences humaines et, dans ce cas, de linguistique ? Je cherche ici à comprendre comment s'opère ce transfert culturel et scientifique entre l'Allemagne et la France. Qu'est-ce qui se passe, passe ou ne passe pas, dans cet échange entre ces chercheurs de deux pays dont les communautés scientifiques s'ignoraient assez généralement à ce moment-là, dans quelle mesure cet échange a-t-il été fécond pour eux, et est-il rétrospectivement intéressant pour nous de le comprendre ?

- 2 Les textes sur lesquels je me fonde pour répondre à ces questions en analysant les notions « d'agir », « d'agent » et « d'action » chez Bruno Snell et Jean-Pierre Vernant sont, d'une part la monographie *Aischylos und das Handeln im Drama* (Snell 1928), et, d'autre part, les articles « Catégories de l'agent et de l'action en Grèce ancienne » (Vernant 1975) et surtout « Ébauches de la volonté dans la tragédie grecque » de 1972 (Vernant 1972b). Dans son *Eschyle*, Snell analyse le comportement du héros tragique sous le regard croisé de la *Wortphilologie* et de la philosophie idéaliste allemande de Schelling et de Hegel. Selon Snell, la tragédie attique révèle et crée en un seul geste le processus de « l'agir » humain autonome, d'où l'infinitif substantivé du titre allemand « *das Handeln* » qui met l'accent sur le procès. Elle montre ce que l'helléniste allemand nomme « l'homme tragique » impliqué dans le processus qui le conduit de la réflexion à la décision, puis à l'acte, insistant d'après Snell sur le second temps.
- 3 Vernant se fonde une cinquantaine d'années plus tard sur l'analyse de Snell tout en cherchant à l'approfondir et à la dépasser. Philosophe attentif à la lettre même du texte tragique grec, il met également au cœur de son interrogation « l'homme grec » et particulièrement « l'homme tragique » tel que les tragédies attiques le représentent en « agent » dans son rapport à ses « actes » : « l'homme grec » s'y libère de la « prééminence de l'acte [...] sur l'agent », écrit-il dans « Catégories de l'agent et de l'action en Grèce ancienne⁴ ».
- 4 Au-delà du déplacement d'accent que constitue le choix des notions d'agent et d'acte de Benveniste plutôt que celle de « l'agir », c'est aux *Éthiques* d'Aristote que Vernant recourt pour réinterroger la thèse snellienne de l'émergence de « l'agir » humain autonome dans la tragédie. Car Snell se fonde pour étayer cette thèse sur les catégories psychologiques de la « décision » et de la « volonté » qui naissent selon lui dans la tragédie grecque. Or il projette, selon Vernant, des notions modernes sur les textes grecs, ce qui le conduit par exemple à affirmer de manière trop abrupte l'autonomie de l'homme comme une « découverte » de la tragédie grecque, pour reprendre le titre de l'ouvrage célèbre et controversé de Snell, *La Découverte de l'esprit* (1946). Pour Vernant, la tragédie présente en effet l'homme grec pris dans un tissu complexe d'autonomie et d'hétéronomie.
- 5 Cependant, je voudrais montrer comment la critique par Vernant de Snell jette un nouvel éclairage sur la pensée de l'agent et de l'action de Vernant lui-même, puisqu'elle en révèle la profonde ambivalence.

L'agir autonome de l'homme grec chez Bruno Snell : une « découverte » de la tragédie grecque

- 6 Bruno Snell (1896-1986) se distingua dans une période de nationalisme exacerbé en Europe par son orientation internationale. Il étudia et enseigna entre autres à Edinburgh, Oxford, Leyde, Pise et Berkeley. Le rôle central qu'il joua sur les scènes nationale et internationale de politique universitaire de l'après-guerre a pour origine cet esprit d'ouverture ainsi que son opposition au nazisme du sein même de l'université sous la coupe du régime hitlérien. Après 1945, il s'engagea dans la reconstruction et la dénazification de l'université de Hambourg. Au cours de cette période critique, Snell donna naissance à de nombreuses institutions scientifiques qui jetaient les bases d'un avenir pacifique pour l'Allemagne et l'Europe, à l'instar de la revue *Antike und Abendland*,

et de la fondation *Europa-Kolleg* qui organisait chaque année des rencontres étudiantes internationales à Hambourg.

- 7 Son engagement social et politique constituait pour lui le prolongement de ses thèses de recherche. Il était en effet intimement convaincu que les traditions européennes et occidentales avaient une origine commune en Grèce ancienne. C'est la conviction qui est à la base de son célèbre ouvrage, publié en 1946 : *Die Entdeckung des Geistes. Studien zur Entstehung des europäischen Denkens bei den Griechen*, traduit en 1994 en français *La Découverte de l'esprit. La genèse de la pensée européenne chez les Grecs*. Historien des idées et marqué par une solide formation philosophique, Snell est avant tout philologue. Son œuvre se divise en effet en deux parties intimement liées selon lui : le pan philologique, auquel se rattache son intense activité de linguiste, d'éditeur et de directeur d'entreprises lexicographiques, et le pan philosophique.
- 8 Philosophiquement, l'œuvre de Snell se fonde sur le lien indéfectible du vocabulaire et de la littérature d'une société donnée avec ses outils conceptuels et sa vision du monde. *Die Entdeckung des Geistes* constitue ainsi une analyse des concepts en évolution dans la littérature antique, d'Homère à Virgile. Cette analyse l'amène à réfléchir sur les catégories anthropologiques de l'homme grec. La notion occidentale de l'agir, qui consiste selon Snell en la capacité à prendre des décisions autonomes, a été, d'après l'helléniste, « découverte » en Grèce, plus précisément dans la tragédie grecque.
- 9 Pour démontrer cette thèse, Bruno Snell analyse, dans un chapitre introductif intitulé ΔΡΑΜΑ de son *Aischylos und das Handeln im Drama*, le lexique de l'action en grec ancien, d'une part en synchronie, en comparant différents verbes du champ lexical de l'action, de l'autre en diachronie, en esquisant l'histoire de la racine δρα- dans différents dialectes. Ce faisant, dans ce premier chapitre de son *Habilitationsschrift*, il suit une méthode que l'on nomme *Wortphilologie*, à laquelle il a déjà recouru dans sa thèse sur les « Expressions de la notion de savoir dans la philosophie présocratique⁵ » et à laquelle il sera fidèle toute sa vie. Cette méthode repose sur la conviction selon laquelle « l'évolution sémantique peut renseigner sur les transformations de la pensée⁶ ». Cette méthode, qu'il partage avec son collègue et ami Hermann Fränkel, permet de lier rigueur philologique et quête philosophique.
- 10 Il compare donc les verbes *prattein*, *poiein* et *dran*, en se référant à la distinction artistotélicienne que l'on trouve dans *L'Ethique à Nicomaque* : « Au fond *prattein* signifie "accomplir quelque chose", "agir avec succès", ce n'est pas tant une performance de l'agent qu'un accomplissement des événements (*eu prattô*). [...] *poiein* est déterminé par son objet [...]. *Dran* est lié au fait que l'acte est vu du point de vue de l'être humain agissant. Tandis que *prattein* tend à considérer le but comme atteint, il est encore avec *dran* du ressort de l'agent. *Prattein* renvoie à l'action accomplie, *dran* s'ouvre à celle qui doit encore arriver⁷ ». La différence de temporalité entre *dran* et *prattein* explique que le premier verbe envisage l'action du point de vue du sujet agissant et le second de celui de l'acte exécuté. *Poiein* et *prattein*, ont, selon Snell, ceci de commun de se concentrer selon différentes modalités sur l'objet, l'action, tandis que *dran* met l'accent sur le sujet, sur l'agent.
- 11 En quoi cela est-il une « découverte » de la tragédie grecque ? C'est ce que Snell cherche à démontrer en traçant, en introduction de son *Aischylos*, une histoire des mots *dran* et *drama*. Cette histoire montre que la langue attique confère un sens nouveau à cette racine qui existait certes dans d'autres dialectes, par exemple en ionien, mais avec le sens

d'action uniquement cultuelle, comme dans le participe substantivé *ta drômena*, qui signifie « service du culte ». C'est donc selon Snell dans la langue d'Eschyle pour la première fois, en langue attique, que la racine $\delta\rho\alpha$ - met l'accent sur une action accomplie du point de vue de son auteur. Cette démonstration de sémantique historique permet à Snell de défendre sa thèse, à savoir que la nouveauté anthropologique de la tragédie attique consiste en l'émergence d'un agir humain autonome. D'où le choix du « drame » dans le titre de son ouvrage plutôt que de la « tragédie ». Ce qui intéresse Snell, et il rompt ainsi avec une tradition de philologues qui depuis Wilamowitz⁸ s'étaient interrogés sur la notion de tragique, est la manière dont agissent les personnages tragiques, modèles d'humanité.

- 12 Cela ne signifie pas pour autant, même si l'on peut être tenté de faire ce rapprochement, que le mot *drama* soit l'exact équivalent de celui de *Handlung*, l'action, mot qui s'utilise également en allemand pour l'action dramatique, comme le déplore Nietzsche, qui pense que l'action dramatique est reléguée en dehors du drame qui n'est lui-même constitué en réalité que de « grandes scènes de pathos⁹ », ni que le mot *dran* recouvre tous les aspects de celui du verbe *handeln*. En effet, cette catégorie, en allemand, renvoie à un processus. Ce processus est composé de plusieurs phases : prise de conscience, délibération, décision et exécution. Or de l'analyse du lexique de la catégorie de l'action que je viens d'esquisser, Snell conclut à la prééminence de la décision dans le processus de l'agir.
- 13 C'est cette seconde phase qui est mise en valeur par le sens du verbe *dran* ainsi que plus largement par les tragédies d'Eschyle. *Dran* met en effet l'accent sur un unique moment, à savoir la décision, et non sur le processus qui conduit la délibération au passage à l'acte : « Donc, encore une fois, cela ne permet pas de saisir ce que nous nommons en allemand *handeln* : la chaîne continue d'une action cohérente et unifiée, mais ce verbe se concentre sur le point décisif, sur l'acte qui est au début de l'agir, sur lequel repose le pouvoir de la culpabilité et de l'innocence, sur la "dé-liaison", "décision", dans laquelle s'ouvre le tiraillement du monde¹⁰. »
- 14 Si la catégorie de l'action exprimée par *dran* ne correspond donc pas exactement à celle de *handeln*, elle n'en contient pas moins un élément essentiel : l'autonomie. C'est en cela que consiste selon Snell la nouveauté anthropologique de la tragédie. Or selon Snell, c'est bien dans la tragédie d'Eschyle qu'on trouve la première occurrence littéraire attestée d'une prise de décision autonome de l'homme par rapport aux dieux : « Que l'agir ne soit plus une succession de mouvements déterminés de manière objective, mais soit conçu comme une décision prise de l'intérieur de l'homme – c'est une réalisation d'Athènes et de sa tragédie¹¹. »
- 15 Comment donc prenait-on des décisions avant Eschyle ? Snell donne la réponse suivante dans un livre plus tardif et destiné au grand public : « Tandis que, jusqu'alors, celui qui réfléchissait aux origines de son agir se sentait sous l'influence de forces extérieures et en donnait essentiellement une interprétation religieuse, c'est-à-dire voyait faire effet autour de lui des puissances divines, s'éveille à présent une conscience selon laquelle l'être humain porte en lui des instances spirituelles et psychiques, auxquelles il doit et peut attribuer son agir¹². » Il donne l'exemple d'Oreste, placé devant le dilemme du matricide pour venger le meurtre du père, pour lequel l'interrogation *ti drassô?* devient un choix individuel abyssal : « Cela impute à Oreste la responsabilité propre de décider seul du juste et de l'injuste, d'une manière que les époques précédentes n'ont pas connue. Dans cette situation émerge une nouvelle conscience de la liberté humaine, qui est tout à

la fois une fierté nouvelle et un nouveau sentiment de se perdre soi-même¹³. » Drame et agir humain autonome sont donc intimement liés.

L'agent et l'action chez Jean-Pierre Vernant : dette envers Snell et prise de distance

- 16 « Ma dette envers Snell », écrit Vernant « est [...] incontestable : ses travaux m'ont marqué¹⁴ ». On sait que les deux « maîtres » de Vernant, comme il les nomme lui-même, sont Louis Gernet et Ignace Meyerson, que ses échanges avec Lévi-Strauss, Dumézil et Benveniste ont fécondé sa pensée mais l'on connaît moins sa « dette » envers la philologie classique allemande, en la personne de Bruno Snell. En quoi consiste-t-elle, eu égard à la catégorie de l'action ?
- 17 Point biographique d'abord : « J'ai connu Snell à la fin des années quarante, quand j'ai été nommé à la recherche [...]. Clémence Ramnoux revenait des États-Unis, elle y avait fait la connaissance de Bruno Snell dont elle nous a présenté les travaux, ainsi que ceux d'Hermann Fränkel ; cela m'a fort intéressé et je me suis procuré le livre de Bruno Snell¹⁵ ». Vernant a lu *Die Entdeckung des Geistes* dans sa traduction en langue anglaise¹⁶. Il a approfondi sa connaissance de la pensée de Snell également par un intermédiaire, le psychologue roumain Zevedei Barbu qui « utilisait, dit-il [...] Bruno Snell pour expliquer la découverte de l'esprit par la Grèce », dans les *Problems of the Historical Psychology*¹⁷. Les « Archives Vernant » du *Laboratorio di Antropologia del Mondo Antico* de l'université de Pise attestent une lecture minutieuse de Barbu par Vernant. Elles contiennent en effet des feuilles de notes dans lesquelles Vernant cite abondamment le psychologue dans sa propre traduction. On n'a malheureusement pas d'attestation d'une rencontre physique entre les deux hommes, même si le verbe qu'utilise ici Vernant, « j'ai connu » laisse supposer qu'elle a eu lieu.
- 18 Vernant prend cependant ses distances envers Snell après avoir reconnu sa dette : « Lecture stimulante, même si ce qu'il appelle l'esprit, *the mind* (ou plutôt *Geist* dans l'édition originale en allemand) n'existe pas et ne peut donc faire l'objet d'une découverte ! [...] j'ai marqué mes distances, en disant que l'esprit ne pouvait être découvert une fois pour toutes comme s'il était une essence stable, au contraire, il change sans cesse, il est historiquement construit¹⁸. »
- 19 La pensée de Snell, selon Vernant, présente deux écueils liés. D'une part, les catégories psychologiques dont Snell retrace l'histoire en Grèce ancienne – l'esprit, l'agir, la volonté, la décision – ne sont pas des invariants mais sont en constante mutation, selon le postulat de la psychologie historique d'Ignace Meyerson. Cela rend donc caduque la notion même de découverte, de discontinuité, mais impose de penser l'histoire des catégories psychologiques de manière continue.
- 20 Comment cette objection essentielle se reflète-t-elle dans le traitement par Vernant des notions d'agir, d'agent et d'action ? Chez Bruno Snell, l'être humain accède dans la tragédie attique pour la première fois à un agir autonome, par différence avec l'absence d'autonomie chez Homère ou la passivité dans la poésie lyrique. La prise de position de Vernant par rapport à Snell s'opère selon deux logiques. Soit il fait fond sur les résultats de Snell pour les compléter, ajoutant à la dimension métaphysique du philologue allemand une dimension sociale, soit il remet en cause plus profondément la thèse snellienne de la découverte de la décision dans la tragédie eschylienne.

- 21 Le plus souvent, Vernant entend compléter la position de Snell qu'il juge insuffisante. Il veut ouvrir l'interprétation aux « multiples dimensions » du « phénomène tragique¹⁹ ». Snell présente ce phénomène comme un « type d'expérience humaine authentique²⁰ » dans le cadre d'un « genre littéraire » nouveau. C'est également le cas de Vernant qui, sans citer Snell dans le passage qui suit, le paraphrase de manière étonnante : « Le mot drame provient du dorien *dran*, correspondant à l'attique *prattein*, agir. De fait, contrairement à l'épopée et à la poésie lyrique où la catégorie de l'action n'est pas dessinée, l'homme n'y étant jamais envisagé en tant qu'agent, la tragédie présente des individus en situation d'agir ; elle les place au carrefour d'un choix qui les engage tout entiers ; elle les montre s'interrogeant, au carrefour de la décision, sur le meilleur parti à prendre. “Pyladê, ti drasô ? Pylade, que faire ?”, s'écrit Oreste dans les *Choéphores*²¹ et Pélasgos constate, au début des *Suppliantes* (379-380) : “Je ne sais quoi faire, l'angoisse tient mon cœur : agir ou ne pas agir ?”²². »
- 22 Mais Vernant attache également une importance extrême à la dimension de « fait social²³ » : « il ne suffit pas de noter que le tragique traduit une conscience déchirée, le sentiment des contradictions qui divisent l'homme contre lui-même, il faut rechercher sur quel plan se situent, en Grèce, les oppositions tragiques, quel est leur contenu, dans quelles conditions elles sont venues au jour. C'est ce que Louis Gernet avait entrepris par une analyse du vocabulaire et de la structure de chaque œuvre tragique. Il avait pu montrer que la véritable matière de la tragédie, c'est la pensée sociale propre à la cité, spécialement la pensée juridique en pleine élaboration²⁴. » Or les « oppositions tragiques » se situent selon Gernet sur un plan juridique. Le contexte du phénomène tragique est celui d'une mutation des institutions du droit. On passe selon Gernet d'un système pré-juridique dans un cadre aristocratique à un système juridique dans la *polis*. L'émergence de l'autonomie de l'être humain est en effet consubstantielle du contexte historique, qui est celui d'une évolution majeure du système juridique au V^e siècle à Athènes. Les catégories juridiques de la responsabilité sont, selon, l'enseignement oral de Gernet transcrit en quelque sorte par Vernant²⁵, transformées en profondeur à ce moment-là, comme je le détaille plus loin. Ainsi Vernant complète le dualisme idéaliste snellien – décision humaine et décision divine – par le dualisme gernetien – système pré-juridique et juridique.
- 23 Dans l'article « Ébauches de la volonté dans la tragédie grecque », Vernant, pour qui l'anachronisme est un écueil possible de la méthode de Snell²⁶, rejette en certains lieux pour cette raison la manière dont Snell pose les termes du débat. À la logique cumulative se substitue alors une logique de contradiction. Dans cet article, Vernant ne déclare pas qu'il adopte et complète les résultats de Snell. Il s'y oppose au contraire, jugeant qu'ils reposent sur de fausses prémisses en matière de philosophie du langage et de l'action : « La catégorie de la volonté chez l'homme d'aujourd'hui [...] suppose [...] une prééminence reconnue, dans l'action, à l'agent, au sujet humain posé comme origine. [...] Nous sommes portés à croire que l'homme décide et agit volontairement comme il a des bras et des jambes. Là même où une civilisation comme celle de la Grèce archaïque et classique ne comporte dans sa langue aucun mot qui corresponde à notre terme de volonté, nous n'hésitons guère à doter les hommes de ce temps, comme malgré eux, de cette fonction volontaire qu'ils n'ont pourtant pas nommée²⁷. »
- 24 C'est à la méthode de Snell qu'il s'oppose. Il le fait de nouveau à travers un intermédiaire, ici celui d'Alain Rivier²⁸. Rivier met en cause la monographie de Snell sur Eschyle, que Vernant n'a certainement pas lue directement car elle n'a été traduite ni en français ni en

anglais : « Dès 1928, [...], Snell avait dégagé les éléments d'une anthropologie tragique centrée sur les thèmes de l'action et de l'agent. Contrairement à Homère et aux poètes tragiques, Eschyle place ses héros au seuil de l'action, face à la nécessité d'agir [...], au carrefour d'une décision. [...]. Selon Snell, cette décision "personnelle" et "libre" constitue le thème central du drame eschyléen qui apparaît, dans cet éclairage, comme une construction visant à dégager, de manière presque abstraite, un "modèle" de l'action humaine, conçue comme l'initiative d'un agent indépendant²⁹. » Remarquons au passage que cette thèse mise ici à distance par Vernant par l'intermédiaire de la critique de Rivier est celle qu'il adopte dans le passage que j'ai cité plus haut, tiré d'un autre article de *Mythe et tragédie*.

- 25 Alain Rivier, de même qu'Albin Lesky en Allemagne, objecte à Snell le rôle des dieux dans le processus de prise de décision. Pour Snell en effet, les dieux n'ont, à partir de la tragédie, qu'une existence littéraire, mais plus aucune efficacité dans l'agir humain. Rivier et Lesky, qui ne pensent pas que la présence des dieux dans la tragédie soit simplement traditionnelle et rhétorique, tentent au contraire de ménager le rôle des dieux et l'autonomie accrue de l'homme. Cela conduit Rivier à parler d'une « volonté sans choix³⁰ » et Lesky à forger la notion de « double motivation de l'action tragique³¹ ». Ces deux propositions ne satisfont pas Vernant, qui revient aux « éléments » posés par Snell « d'une anthropologie tragique centrée sur les thèmes de l'action et de l'agent » en les redéfinissant.
- 26 Vernant affronte la question « plus en amont³² » par l'intermédiaire du vocabulaire aristotélicien de l'agir dans l'*Éthique à Nicomaque*, lequel a fait, selon lui, l'objet d'interprétations et de traductions anachroniques : la *proairesis*, traditionnellement traduite par « décision », et l'opposition sémantique *hekôn-akôn* que Vernant traduit par « de plein gré et malgré soi » plutôt que « volontairement » et « involontairement³³ ». Il observe en effet que « l'extension » du domaine de l'acte *hekôn* est plus large que celle de l'acte volontaire : « tout acte qui n'est pas imposé par une contrainte extérieure » en relève : « celui qu'on accomplit par désir ou précipitation comme l'acte réfléchi et délibéré ». De plus, cette opposition ne renvoie pas, en premier lieu, à une réflexion psychologique mais à des catégories juridiques. Cette seconde objection, est, comme le revendique Vernant en maints endroits, un enseignement de son maître Louis Gernet³⁴ : « La coupure que marque le droit, par l'opposition sémantique *hekôn - akôn*, n'est donc pas fondée dans son principe sur la distinction du volontaire et de l'involontaire. Elle repose sur la différenciation que la conscience sociale établit, dans des conditions historiques déterminées, entre l'action pleinement répréhensible et l'action excusable³⁵. » Si les « notions grecque et moderne de l'agent » divergent, c'est qu'il n'y a pas de « catégorie élaborée de la volonté ». Les choix, la responsabilité, ne renvoient pas à « un pouvoir intime d'auto-décision chez l'agent³⁶ ».
- 27 Comment, alors, naît l'acte humain, s'il ne renvoie pas à cette instance intérieure ? Vernant l'explique en analysant, s'inspirant des *Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce* de Gernet, ouvrage auquel il fait référence à ce moment de son argumentation³⁷, le vocabulaire de la faute. La faute, *hamartêma*, est considérée « dans la société pré-juridique³⁸ » d'un point de vue intellectualiste, comme ce sera le cas chez Socrate : « Là où un moderne s'attend à trouver une expression du vouloir, il rencontre le vocabulaire du savoir³⁹. » Paradoxalement, elle se situe également en dehors de l'individu et le dépasse. Car elle « apparaît » à la fois comme une « erreur » de l'esprit et une « souillure religieuse⁴⁰ ». Cet « égarement de l'intelligence » est également une *atê* qui

« investit l'individu du dedans » : « Dans le contexte de la pensée religieuse où l'acte criminel se présente, dans l'univers, comme une force démonique de souillure, et, au-dedans de l'homme, comme un égarement de l'esprit, c'est toute la catégorie de l'action qui apparaît autrement organisée que chez nous. [...]. Au lieu d'émaner de l'agent comme de sa source, l'action l'enveloppe et l'entraîne, l'englobant dans une puissance qui lui échappe [...]. L'agent est pris dans l'action. Il n'en est pas l'auteur⁴¹. »

- 28 Plutôt que de « double motivation », Vernant parle donc de « l'ambiguïté⁴² » fondamentale de l'acte tragique. C'est ainsi que Vernant analyse le meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre : « Exigé par l'Érinys de la race, voulu par Zeus, le meurtre du roi des Grecs est préparé, voulu, exécuté, par son épouse pour des raisons qui sont bien les siennes et qui s'inscrivent dans la droite ligne de son caractère [...], sa haine de l'époux, sa passion coupable pour Égisthe, sa volonté virile de puissance⁴³. » Deux conceptions de l'action s'opposent dans la tentative de justification du meurtre de Clytemnestre auprès du chœur. Elle-même se dédouane de son acte en invoquant l'« *alastôr* », le « génie vengeur » de la lignée d'Atrée⁴⁴. Mais le chœur objecte en recourant, significativement, dit Vernant, au vocabulaire juridique : « Qui viendra témoigner que tu es innocente de ce meurtre⁴⁵ ? » Cette ambiguïté de l'action tragique, de Clytemnestre, mais aussi d'Agamemnon ou d'Œdipe, reflète selon Vernant un débat entre le « passé du mythe » et le « présent de la cité⁴⁶ ». Celui-ci « s'exprime tout spécialement dans la tragédie par une mise en question de l'homme en tant qu'agent, une interrogation inquiète sur les rapports qu'il entretient avec ses propres actes⁴⁷ ».
- 29 La critique de Vernant à l'endroit de Snell porte donc sur deux points, intrinsèquement liés. D'une part, Snell ne prend pas en compte l'hétéronomie dans le mode d'agir de celui que tous deux nomment « l'homme tragique ». S'il manque cet élément d'autre part, c'est qu'il plaque sur ledit homme tragique la conception moderne d'un agent entièrement auteur de ces actes. Il commet ainsi un anachronisme qui s'enracine dans sa vision de l'histoire humaine, faite de découvertes successives qui contribuent au progrès.

Ambivalence de la prise de distance : autonomie et hétéronomie, continuité et discontinuité

- 30 Après avoir décrit le débat sur l'agir selon la perspective de Vernant, je voudrais à présent analyser comment la double logique de ce débat (compléter ou s'opposer) révèle les ambiguïtés de la pensée vernantienne. Confronter la critique de Vernant, qui apparaît comme une prise de position méthodologique ferme vis-à-vis de Snell, à la position réelle du chercheur allemand, permet de faire apparaître la proximité de leurs deux pensées. La critique que Vernant adresse à Snell pourrait ainsi permettre d'interroger l'ambiguïté de la pensée de Vernant elle-même.
- 31 L'opposition de Vernant à Snell dans « Ébauches de la volonté dans la tragédie grecque » est en effet, me semble-t-il, une prise de position construite qui ne donne à voir que l'aspect programmatique de la pensée de Vernant et livre une image caricaturale de celle de Snell. Si on suit la logique de cette opposition, on aurait d'un côté un chercheur qui assume les anachronismes psychologiques dans une perspective évolutionniste, et un autre qui les refuserait après une rupture claire avec la téléologie marxiste, marxienne et hégélienne. À considérer de plus près l'œuvre de Snell et celle de Vernant, cette opposition est trop schématique.

- 32 Tout d'abord, on retrouve fréquemment le type d'anachronismes dénoncé par Vernant chez Snell dans l'œuvre même de Vernant, jusque dans l'article « Ébauches de la volonté... » : « La tragédie correspond à un état particulier d'élaboration des catégories de l'action et de l'agent. Elle marque une étape et comme un tournant dans l'histoire des approches de la volonté chez l'homme grec ancien⁴⁸ ». Dans un entretien ultérieur, il justifie le choix pour le titre du mot « ébauches » : « Ce sont des ébauches, ça ne pouvait pas être autre chose : c'est pour cela que cela se manifeste dans la tragédie. Si cela apparaissait dans un traité juridique ou dans un traité philosophique, ça serait beaucoup moins problématique, et, par conséquent, bien mieux dessiné. Mais, justement, c'est dans la tragédie que ça se manifeste sous forme de problème : la volonté n'est pas encore véritablement dégagée⁴⁹ ». La « volonté » dans la tragédie est perçue du point de vue de son développement futur, d'où la fréquence chez Vernant, bien que dans une moindre mesure que chez Snell, du syntagme négatif « pas encore ». Il y a donc chez Vernant deux logiques d'interprétation qui coexistent. La première est celle de l'altérité. Selon cette première logique, Vernant s'oppose à Snell : l'homme tragique agit de manière radicalement différente, c'est pourquoi l'on ne peut utiliser les notions modernes de volonté ou de décision pour le comprendre. La seconde logique est celle de l'histoire. Il suit alors la perspective évolutionniste de Snell. Quelle cohérence alors à la cohabitation de ces deux logiques ?
- 33 Pour le comprendre, un petit détour par la notion de « découverte » est nécessaire. Vernant, pourtant, comme je l'indique plus haut, rejette avec force l'idée snellienne de « découverte ». L'esprit ne se découvre pas, pas plus que la notion de « volonté ». Il repousse l'idée d'un surgissement brusque, de rupture, bien assumée au contraire par Snell dans le terme de « découverte » et auquel celui-ci restera fidèle malgré les critiques. Dans ses notes manuscrites sur la *Découverte de l'esprit* de Snell, Vernant écrit ceci : « Découverte de l'esprit par lequel l'esprit découvre ce qu'il est. [...] [Enlevons cette notion de "découverte". L'esprit existe auparavant, non pas comme esprit, mais sous une autre forme⁵⁰.] » Il conteste donc dès la lecture de l'ouvrage de Snell pourtant important dans son cheminement intellectuel son hypothèse fondatrice. À la « découverte », Vernant oppose un autre schéma explicatif : celui de l'évolution ou de la « mutation (mentale) », terme dont il use en effet bien souvent. Faut-il voir alors dans l'opposition entre discontinuité de la découverte et continuité de la mutation la différence fondamentale entre les pensées de Snell et de Vernant ?
- 34 Dans la « Postface » de 1974 à *La Découverte de l'esprit*, Snell répond à l'objection de Vernant sur la question de la « découverte » : « Il y a deux raisons principales au fait que cet ouvrage souligne avant tout l'aspect de la "découverte", c'est-à-dire du progrès, dont l'une est objective : je veux dire par là que les Grecs ont découvert quelque chose qui a été important pour les époques ultérieures et l'est encore pour nous ; l'autre est méthodique : on peut prouver avec exactitude le progrès du savoir jusque dans les détails les plus subtils, de sorte qu'on peut déterminer avec précision à quel endroit un poète ou un prosateur particulier a ressenti une lacune dans le monde existant, et de quelle façon il a cherché à résoudre les problèmes au moyen de nouvelles conceptions⁵¹. » Il maintient sa position sur les deux types de découvertes : la découverte initiale qui relève du discontinuisme et la succession de découvertes de l'histoire de la littérature grecque qui relève du continuisme⁵².
- 35 Il fait cependant à Vernant la concession suivante : « Pour ma part, j'admettrais que les Grecs n'avaient pas encore de représentation de la volonté⁵³. » Effectivement, il reprend

là la thèse de Vernant des « Ébauches de la volonté dans la tragédie grecque... ». Cette thèse elle-même de psychologie historique est tout à fait compatible avec l'histoire des idées, *Geistesgeschichte*, que pratique Snell dans le sillage du philosophe Wilhelm Dilthey. Cette concession faite sur la notion de volonté, Snell recentre sur « l'essentiel » selon lui, à savoir les autres notions mises au jour par les Grecs : « Il me semble que l'élément décisif est le fait que les Grecs ont les premiers discerné la fonction fondamentale de l'esprit, à savoir qu'il peut être l'origine de la connaissance, du sentiment et de l'action personnelle⁵⁴. » Alors que Vernant récuse fondamentalement l'idée snellienne de découverte du fait de son ethnocentrisme, Snell réduit leur désaccord à des notions particulières, qui selon lui ont fait l'objet de « découvertes » en Grèce ancienne.

- 36 Cette réponse de Snell qui aplanit considérablement le débat entre lui et Vernant et réduit leurs différences à des nuances constitue-t-elle une interprétation erronée par Snell des reproches de Vernant ? Celle-ci, me semble-t-il, comme je l'esquisse plus haut, fait plutôt apparaître les hésitations voire les contradictions à l'œuvre chez Vernant lui-même. Tout d'abord, si ce dernier prend soin de ne pas user du terme de « découverte », son historiographie ressortit fondamentalement de la logique du discontinuisme. En effet, comme l'analyse André Laks dans un article sur les *Origines de la pensée grecque* de Vernant, les mutations, évolutions progressives qui ont lieu en Grèce ancienne sont ramenées en dernière instance à un phénomène révolutionnaire, qui relève donc de la discontinuité, l'émergence de la cité grecque⁵⁵. Sa démarche est en effet sur ce point également bien plus proche de celle de Snell que ses reproches adressés à ce dernier et plus largement que ses déclarations théoriques ne le laissent penser. Par ailleurs, la pensée de Vernant ressort dans une certaine mesure, comme celle de Snell, d'un continuisme problématique entre « les Grecs » et « nous⁵⁶ », le temps du « pas encore » qui fait signe vers l'aujourd'hui.
- 37 La question de la discontinuité et de la continuité est plus complexe chez Vernant que chez Snell car sa pratique scientifique réelle contraste en partie avec ses déclarations d'intention ou ses analyses rétrospectives. Cela n'apparaît qu'à travers la confrontation des déclarations liminaires ou rétrospectives et des différents dossiers traités par Vernant. Pris séparément en effet, chacun d'eux fonctionne selon une logique propre.
- 38 Cela est revendiqué par Vernant dans le cadre ce que Jacques Revel et Jean-Claude Passeron nomment la « pensée par cas⁵⁷ » : chaque objet d'études suscite pour Vernant, selon l'historien Aurélien Gros, une méthodologie propre⁵⁸. Vernant ne revendique pas d'après ce dernier « d'armature théorique⁵⁹ » préexistante, si bien qu'on peut qualifier sa méthode de « pragmatisme méthodologique⁶⁰ ». La langue et la rhétorique de Vernant sont par ailleurs d'une clarté telle qu'elles éloignent au premier abord, de manière intuitive, chez le lecteur, la possibilité de la contradiction. Lorsqu'il n'affirme pas, contre le continuisme de Snell notamment, l'altérité radicale de l'homme grec (discontinuisme), il adopte également une perspective évolutionniste continuiste, pour ce qui est de l'évolution de la civilisation occidentale, des « Grecs à nous ».
- 39 Au-delà de l'avènement de la cité et de la rationalité grecques, Vernant évoque fréquemment les « inventions » des Grecs et des civilisations qui les suivent : « Notre civilisation contemporaine – et le christianisme a joué beaucoup – a inventé à la fois l'individu, le sujet, la personne, la vie intérieure, la vie spirituelle⁶¹. » La tragédie est l'un des lieux par excellence de ces inventions de la Grèce ancienne : elle invente un « type d'homme, l'homme déchiré, énigme pour lui-même », analyse l'historien Pierre Ponchon⁶². Or, on peut s'interroger sur cette notion d'invention par rapport à celle de

« découverte » utilisée par Snell. Une invention n'a certes pas le caractère inéluctable d'une découverte. On invente quelque chose qui aurait pu ne pas être, comme le téléphone, alors qu'on découvre quelque chose qui préexistait, comme l'Amérique. Un premier point commun cependant entre les « découvertes » progressives que décrit Snell et les inventions de Vernant est la ligne historique : invention ou découverte, le phénomène qui émerge constitue une avancée vers le temps présent et est considéré rétrospectivement depuis le présent. Autre point commun : l'invention, comme la découverte, sont « marquée[s] par le surgissement du nouveau, de l'inédit⁶³ », une forme, donc, de discontinuisme.

- 40 Vernant est ainsi particulièrement véhément contre la perspective téléologique de Snell là où lui-même hésite entre celle-ci et l'affirmation d'une altérité radicale et contre l'idée de « découverte » alors qu'il revendique en certains endroits les « inventions » que les Grecs ont laissées en héritage à l'Europe.
- 41 Plus qu'une opposition donc entre un chercheur qui assume les anachronismes psychologiques de la découverte de la décision et de la volonté dans la tragédie dans une perspective évolutionniste, et un autre qui les refuserait après une rupture claire avec la téléologie marxiste, marxienne et hégélienne, on aurait une perspective de l'évolution chez Snell comme chez Vernant, mais avec un récit différent de cette évolution. D'un côté un passage clair de l'hétéronomie à l'autonomie, de l'autre, une période d'hétéronomie, puis une période ambiguë où coexisteraient les deux motivations, avant d'aboutir à une pure autonomie.
- 42 Pour conclure, sans vouloir gommer les différences culturelles ni les arrière-plans scientifiques bien différents des deux chercheurs, ce sont surtout les proximités de vue entre leurs conceptions de l'agir, de l'agent et de l'action qui apparaissent ici. Que révèlent-elles, et en quoi consiste la dette de Vernant vis-à-vis de Snell à cet égard ? Au nom d'une croyance en l'homme mais sur des bases scientifiques bien différentes, un point commun essentiel entre Snell et Vernant est de faire de l'être humain l'acteur de l'histoire. Snell donne à Vernant des analyses philologiques précises qui lui permettent d'étayer ce qui est à la fois une thèse et une conviction, et c'est là que l'on pourrait situer la dette de Vernant. Snell, dans une perspective romantique traditionnelle, met surtout en valeur le rôle de l'auteur, qui, par sa parole littéraire fait à la fois entendre et advenir les changements de perception du monde. Chez Vernant, note l'historien Nogueira Guimarães, alors que certains penseurs célèbres, dans la lignée du structuralisme de Lévi-Strauss, avaient proclamé la mort de l'auteur et celle du sujet, « l'opération historiographique retrouve l'humain, l'agent, l'action située⁶⁴ ». Vernant remet au premier plan les hommes qui décident et font l'histoire, qui sont également des acteurs politiques : « Sans les Français et leurs difficultés, qu'est-ce que l'histoire de France ? [...] S'il n'y avait pas des sujets de l'histoire, il n'y aurait pas de politique. [...] On ne peut pas comprendre le jeu, les actions, tout le champ du politique, sans faire intervenir des sujets, des groupes en action. Il y a de la politique parce qu'il y a des histoires, des expériences, des traditions, des émotions. C'est ce que les Grecs ont découvert avec la cité, quand les affaires communes sont devenues l'affaire de chacun⁶⁵. »

BIBLIOGRAPHIE

- Barbu Z. (1960), *Problems of the Historical Psychology*, Londres.
- Di Benedetto V. (1977), « La tragedia greca di Jean-Pierre Vernant », *Belfagor* 32, p. 462-468.
- Detienne M. (2005), *Les Grecs et nous*, Paris.
- Gernet L. (1917), *Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce*, Paris.
- Gros A. (2015), *L'anthropologie historique de Jean-Pierre Vernant*, thèse de doctorat de l'EHESS, Paris.
- Laborie E. (2011), *Jean-Pierre Vernant. La Fabrique de soi*, film documentaire, Paris.
- Laks A. (1998), « Les origines de Jean-Pierre Vernant. À propos des *Origines de la pensée grecque* », *Critique* 612, p. 268-282.
- Lepetit B. (1995), « L'histoire prend-elle les acteurs au sérieux ? », *Espaces Temps* 59/61, p. 112-122.
- Mezzadri B. et Svenbro J. (2009), « Itinéraire. Entretien avec Jean-Pierre Vernant », *Europe* 964-965, p. 13-70.
- Nogueira Guimarães J. O. (2009), *Jean-Pierre Vernant Polumetis, Essais historiographiques sur une anthropologie historique de la Grèce antique*, thèse de doctorat de l'EHESS, Paris.
- Passeron J.-Cl. et Revel J. dir. (2005), *Penser par cas*, Paris.
- Ponchon P. (2007) « D'un miracle à l'autre. La tragédie grecque et le tragique selon Vernant », *Cahiers philosophiques* 112-4, p. 26-41.
- Rivier A. (1968), « Remarques sur le "nécessaire" et la "nécessité" chez Eschyle », *REG* 81, p. 5-39.
- Snell B. (1924), *Die Ausdrücke für den Begriff des Wissens in der vorplatonischen Philosophie*, Berlin.
- (1928), *Aischylos und das Handeln im Drama*, Leipzig.
- (1946), *Die Entdeckung des Geistes. Studien zur Entstehung des europäischen Denkens bei den Griechen*, Hamburg.
- (1953), *The Discovery of the Mind. The Greek Origins of European Thought*, Oxford.
- (1994), *La Découverte de l'esprit. La genèse de la pensée européenne chez les Grecs*, Combas.
- (1962), *Die alten Griechen und wir*, Göttingen.
- (1974), « Nachwort 1974 », *Die Entdeckung des Geistes*, p. 283-291.
- Vernant J.-P. (1966), « La tragédie grecque selon Louis Gernet », dans Vernant J.-P. et Di Donato R. éd. (1995), *Passé et présent, Contributions à une psychologie historique*, Rome, p. 129-134.
- (1972a), « Tensions et ambiguïtés dans la tragédie grecque », dans Vernant J.-P. et Vidal-Naquet P., *Mythe et tragédie en Grèce ancienne* (= Vernant 2007, p. 1086-1103).
- (1972b), « Ébauches de la volonté dans la tragédie grecque », dans Vernant J.-P. et Vidal-Naquet P., *Mythe et tragédie en Grèce ancienne* (= Vernant 2007, p. 1104-1132).
- (1972c), « Ambiguïté et renversement. Sur la structure énigmatique d'Œdipe Roi », dans Vernant J.-P. et Vidal-Naquet P., *Mythe et tragédie en Grèce ancienne* (= Vernant 2007, p. 1153-1181).

- (1975), « Catégories de l'agent et de l'action en Grèce ancienne », dans *Ead., Religions, histoires, raisons* (= Vernant 2007, p. 1720-1727).
- (1985), *Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, Paris.
- (1996a), « Un théâtre de la cité » (= Vernant 2007, p. 2053-2062).
- (1996b), « Œdipe, notre contemporain » (= Vernant 2007, p. 2063-2084).
- (2007), *Œuvres. Religions, rationalités, politiques*, Paris.
- (sans date), « Gernet les Euménides et dossier Personne - Barbu - Snell - Dodds - Misch », cc. 85-191, Laboratorio di Antropologia del Mondo Antico, Università di Pisa, Archives Vernant.
- Wilamowitz-Moellendorff U. von (1895), *Euripides Herakles. Erster Band. Einleitung in die griechische Tragödie*, Darmstadt.

NOTES

1. Mezzadri et Svenbro 2009, p. 69.
2. *Ibid.*, p. 43.
3. Vernant 1975.
4. Vernant 1975, p. 1726.
5. Snell 1924.
6. « Die Entwicklung von Wortbedeutungen Aufschluss geben kann über Wandlungen des Denkens », Snell 1974, p. 290, Snell 1994 pour la traduction, p. 416.
7. « Im prägnanten Sinn ist *prattein* "etwas durchsetzen", "mit Erfolg handeln". [...] [Es ist] nicht so sehr eine Leistung des Handelnden als vielmehr eine Vollendung des Geschehens (*eu prattô*). [...] Das *poiein* ist [...] bestimmt durch sein Objekt. [...] *Dran* ist mit dadurch verbunden, dass es das Tun auch vom handelnden Menschen aus ansieht [...]. Während *prattein* geneigt ist, das Ziel als erreicht zu bezeichnen, liegt dies beim *dran* noch vor dem Handelnden. *Prattein* liegt zurück auf die vollendete Handlung, *dran* vorwärts auf die bevorstehende », Snell 1928, p. 10-12.
8. Wilamowitz-Moellendorff 1895.
9. « Nietzsche [Fall Wagner] hat als "ein wahres Unglück für die Ästhetik" bezeichnet, daß man das Wort Drama immer mit "Handlung" übersetzt hat, — das griechische Drama habe vielmehr "große Pathoszenen" im Auge gehabt — "es schloß gerade die Handlung aus, verlegte sie vor den Anfang oder hinter die Szene" », « Nietzsche [Cas Wagner] a décrit comme "un vrai malheur pour l'esthétique" d'avoir toujours traduit le mot *Drama* par "action", — le drame grec avait bien plutôt en vue "les grandes scènes de pathos" — "il excluait justement l'action, la reléguant avant le début de la pièce ou derrière la scène" », Snell 1928, p. 1, je traduis.
10. « So wird denn auch durch das wieder nicht gefasst, was wir im Deutschen "handeln" nennen: die fortlaufenden Kette eines notwendig zusammenhängenden und einheitlichen Wirkens, sondern das konzentriert sich auf den entscheidenden Punkt, auf die "Tat", die am Anfang des Handelns steht, in der die Macht über Schuld und Unschuld liegt, auf die "Ent-scheidung", in der sich der Zwiespalt der Welt auftut », je traduis. Pour le texte original : *ibid.*, p. 14.

11. « Dass das Handeln nicht mehr als eine Folge von ursächlich bestimmten Bewegungen, sondern als Entscheidung im Innern des Menschen aufgefasst wird — das ist die Leistung Athens und seiner Tragödie », *ibid.*, p. 20.
12. « Während bis dahin, wer auf die Ursprünge seines Handelns reflektierte, sich unter dem Einfluss äußerer Kräfte fühlte und diese im wesentlichen religiös deutete, das heißt also ringsum göttliche Mächte wirken sah, erwacht nun ein Bewusstsein dafür, dass der Mensch in sich Geistiges und Seelisches trägt, dem er sein Handeln zurechnen kann und muss », Snell 1962, p. 64-65.
13. « Das bürdet [Orestes] eine eigene Verantwortung auf, selber über Recht und Unrecht zu entscheiden, wie sie frühere Zeiten nicht gekannt haben. In dieser Situation bricht ein neues Bewusstsein für die Freiheit des Menschen auf, das zugleich ein neuer Stolz und ein neues Gefühl des Verlorenseins ist » (je traduis), *ibid.*, p. 65-66.
14. Mezzadri et Svenbro 2009, p. 69.
15. *Ibid.*, p. 69-70.
16. Snell 1953.
17. Barbu 1960.
18. Mezzadri et Svenbro 2009, p. 69-70.
19. Vernant 1966, p. 130.
20. *Ibid.*, p. 130.
21. Eschyle, *Choéphores*, v. 899.
22. ἀμυχανῶ δὲ καὶ φόβος μ' ἔχει φρένας / δρᾷσαί τε μὴ δρᾷσαί ; Vernant 1972a, p. 1100.
23. Vernant 1966, p. 130.
24. *Ibid.*, p. 131.
25. Louis Gernet a donné selon Jean-Pierre Vernant des cours sur la tragédie qui n'ont pas abouti à des publications. Lorsqu'il évoque « l'analyse du vocabulaire et de la structure de chaque œuvre tragique » par Gernet, il précise en note que celle-ci a eu lieu « dans des cours faits à l'École pratiques des hautes études, et qui n'ont pas été publiés », *ibid.*, p. 131.
26. En ce que Snell présuppose des « notions » (*Begriffe*) invariantes dans l'histoire psychologique de l'être humain. C'est ce que récuse Vernant dans le passage suivant au sujet de la notion de « personne ». Il y fait vraisemblablement référence à Snell sans le citer nommément : « Les objections que nous paraissent soulever, du point de vue psychologique, les travaux de certains hellénistes viennent de ce qu'ils méconnaissent à la fois la complexité d'une catégorie psychologique comme la personne, dont les dimensions sont multiples, et sa relativité historique. La considérant comme une forme achevée, dont on pourrait donner une définition simple et générale, ils ont parfois tendance à mener leur enquête comme s'il s'agissait de savoir si les Grecs ont connu la personne, ou ne l'ont pas connue, ou à partir de quel moment ils en ont fait la découverte. Pour le psychologue historien, le problème ne saurait se poser en ces termes [...]. L'enquête n'a donc pas à établir si la personne, en Grèce, n'est ou n'est pas, mais à rechercher ce qu'est la personne grecque ancienne, en quoi elle diffère, dans la multiplicité de ses traits de la personne d'aujourd'hui : [...] quelles dimensions du moi apparaissent déjà exprimées dans tel type d'œuvres, d'institutions ou d'activités humaines, et à quel niveau d'élaboration, quelles sont les lignes de développement de la

fonction, ses directions principales, les tâtonnements aussi, les essais avortés, les tentatives sans lendemain » (Vernant 1985, p. 248).

27. Vernant 1972b, p. 1104-1105.

28. *Ibid.*, p. 1105 ; Rivier 1968.

29. Vernant 1972b, p. 1105-1106.

30. *Ibid.*, p. 1121.

31. *Ibid.*, p. 1107.

32. « Snell souligne l'autonomie et la liberté du personnage tragique. Vernant a le mérite d'affronter la question plus en amont : celle de savoir si et de quelle manière l'on peut parler de liberté ou de volonté dans la culture grecque. Et à ce sujet, il fournit des éclaircissements intéressants, également en relation avec le concept de *proairesis* qui est utilisé dans l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote. Le mérite majeur de l'œuvre réside dans le fait que les concepts de volontaire et d'involontaire sont mis en relation avec l'émergence d'institutions juridiques précises dans la *polis* par lesquelles à une conception pré-juridique se substitue (ou se superpose) une conception qui a comme point de référence la responsabilité de l'homme », « *Snell punta[...] verso la sottolineatura dell'autonomia e della libertà del personaggio tragico. Il Vernant ha il merito di affrontare la questione più a monte: se e in che modo si può parlare di libera volontà nella cultura greca. E a questo proposito fornisce dei chiarimenti interessanti, anche in relazione al concetto di proairesis quale si trova usato nell'Etica Nicomachea di Aristotele. Il merito maggiore del lavoro consiste nel fatto che i concetti di volontario e di involontario vengono posti in relazione con l'affermarsi di precisi istituti giuridici nella polis, attraverso i quali a una concezione pre-giuridica si sostituisce (o si sovrappone) una concezione avente come punto di riferimento la responsabilità dell'uomo* » : Di Benedetto 1977, p. 462, je traduis.

33. Vernant 1972b, p. 1114.

34. « Il s'agit de catégories juridiques qu'à l'époque de la cité le droit a imposées comme des normes à la pensée commune. Or le droit n'a pas procédé d'après une analyse psychologique des degrés de responsabilité de l'agent », *Ibid.*, p. 1114.

35. *Ibid.*, p. 1114.

36. Vernant 1972b, p. 1121.

37. Gernet 1917, p. 305.

38. Vernant 1972b, p. 1115.

39. *Ibid.*, p. 1114-1115.

40. Toutes les citations de cette phrase proviennent de Vernant 1972b, p. 1115.

41. Toutes les citations de cette phrase se trouvent *ibid.*, p. 1115.

42. Cette notion apparaît notamment dans Vernant 1972a et Vernant 1972c.

43. Vernant 1972b, p. 1224.

44. *Agamemnon*, v. 1504.

45. *Ibid.*, v. 1505-1506.

46. Vernant 1972b, p. 1128.

47. *Ibid.*, p. 1128-1129.

48. Vernant 1972b, p. 1122.

49. Vernant 1966b, p. 2072.

50. Vernant (sans date), p. 46.

51. « Dass dies Buch den Aspekt der "Entdeckung" hervorhebt, und das heißt des Fortschritts, hat vornehmlich zwei Gründe, zunächst einen sachlichen: ich meine, dass die Griechen etwas entdeckt haben, das für die Folgezeit, noch für uns, grundsätzlich bedeutend ist, – dann einen methodischen: ein zunehmendes Wissen lässt sich exakt nachweisen, bis in die subtilsten Einzelheiten hinein, so dass sich präzise festlegen lässt, wo der einzelne Dichter oder Prosaiker ein Ungenügen an dem Bestehenden empfand, und wie er Probleme durch neue Einsichten zu lösen suchte », Snell 1974, p. 287 ; traduction française dans Snell 1994, p. 411.

52. Ces notions de « discontinuisme » et de « continuisme » sont utilisées par André Laks (Laks 1998).

53. « Ich selber gäbe zu, daß die Griechen noch keine Vorstellung vom Willen gehabt haben », Snell 1974, p. 291, Traduction française dans Snell 1994, p. 416.

54. « Das Entscheidende scheint mir, daß die Griechen die Grundfunktion des Geistes als erste erkannt haben: wie er Ursprung sein kann von Erkennen, Fühlen und eigenem Handeln », Snell 1974, p. 291, traduction française dans Snell 1994, p. 416.

55. Laks 1998.

56. Pour reprendre le titre d'un livre du collègue et ami de Vernant, Marcel Detienne (2005), et celui d'un livre de Snell, *Die alten Griechen und wir*, 1962.

57. Passeron et Revel 2005.

58. Aurélien Gros (2015, p. 238-239) précise la différence avec le structuralisme lévi-straussien : « Le cas n'a pas ici le même statut que dans l'analyse structurale proprement dite : si, pour Lévi-Strauss, un cas est un exemple appliqué d'une règle générale qu'il faut comprendre, il est pour Vernant l'objet du problème, ce qui fait problème car, précisément, il est strictement hétérogène, donc non réductible à une règle générale. »

59. *Ibid.*, p. 407.

60. *Ibid.*, p. 407.

61. Laborie 2011.

62. Ponchon 2007, p. 33.

63. *Ibid.*, p. 33.

64. Nogueira Guimarães 2009, p. 228. Selon l'auteur de cette thèse, Vernant « annonce ce que le tournant critique des *Annales*, à partir de 1980, mettra au centre de ses revendications : la "conversion pragmatique" par laquelle l'historien, enfin, prend au sérieux les acteurs, après les avoir tenus éclipsés pendant longtemps ». Nogueira Guimarães indique l'article au titre évocateur : « L'histoire prend-elle les acteurs au sérieux ? » (Lepetit 1995).

65. Vernant 1996a, p. 2062.

RÉSUMÉS

L'article présente un transfert culturel entre l'Allemagne et la France, en interrogeant les catégories de l'agir, de l'agent et de l'action chez Jean-Pierre Vernant et Bruno Snell : comment une réflexion issue d'une philologie méticuleuse et d'une philosophie idéaliste, menée par un helléniste allemand de l'entre-deux-guerres, vient-elle féconder, cinquante ans plus tard, en France, la pensée d'un chercheur iconoclaste, inspiré de sciences humaines ? Snell affirme que la tragédie révèle et crée en un seul geste le processus de l'agir humain autonome. Vernant réinterroge cette thèse qui l'a marquée. Snell, qui se fonde pour l'étayer sur les catégories de la décision et de la volonté, projette, selon Vernant, des notions modernes sur les textes grecs. Pour Vernant, la tragédie présente l'être humain pris dans un tissu complexe d'autonomie et d'hétéronomie. Cependant, cette critique jette un nouvel éclairage sur la pensée de Vernant lui-même, en révélant sa profonde ambivalence.

The paper is a case study of a cultural transfer between Germany and France. It questions the categories of acting, agent and action in Jean-Pierre Vernant's and Bruno Snell's ideas: how could the reflection of a German Greek scholar, which results from the encounter of meticulous philology and idealist philosophy, continue to impact fifty years later the thinking of an iconoclastic researcher, inspired by social sciences? Snell claims that tragedy shows and creates at the same time the process of autonomous human acting. Vernant on the other hand questions this theory as it had played a strong role on him. Snell, who is more involved with the categories of decision and will, projects this, according to Vernant, from modern notions into Greek texts. In his opinion, tragedy presents the human being in a complex web of autonomy and heteronomy. However, this critic throws a new light on Vernant's thought itself, revealing its deep ambivalence.

INDEX

Keywords : acting, agent, action, Bruno Snell, Jean-Pierre Vernant, Greek tragedy, Aristotle, ancient Greek scholarship, philosophy, cultural transfer

Mots-clés : agir, agent, action, Bruno Snell, Jean-Pierre Vernant, tragédie grecque, Aristote, histoire des études grecques, philosophie, transfert culturel

AUTEUR

NOGA MISHLIBORSKY

Docteure des Universités de Paris-Sorbonne, Bonn et Florence – Noga.mishliborsky@gmail.com